



**Qu'est-ce que le séminaire
Autographie – Projet(s) de vie®
a changé dans ma vie professionnelle ?**

A travers dix mots ou groupes de mots, quelques temps forts de cette journée centrée autour du *changement* :

1. Accueil – Recueillement

Ce samedi matin, dans l'ambiance d'un petit déjeuner organisé par **Valérie Druésne**, à l'Association Nouvelle Génération Immigrée qui hébergeait cette journée grâce à **Hamouda Hertelli** et **Martine Monvoisin**, nous avons pris place dans la salle de projection. La musique composée par **Sébastien Lefeuvre** a ouvert la journée et, à cet instant, alors que tout le monde était assis, il a semblé que c'était un moment où ces personnes, ainsi rassemblées, regroupées et accueillies, se recueillaient autour de la question du jour : au fond, qu'est ce que *changer la vie* ?

Il a peut-être des secrets pour *changer la vie* ?
Non, il ne fait qu'en chercher, me répliquais-je.
Arthur Rimbaud, « Délires I : Vierge folle »,
extrait d'*Une Saison en enfer* (1873).

2. (Faire) Société

Françoise Bernard a ensuite ouvert la journée en proposant des axes, des fils pour s'aventurer. Notamment, elle s'est demandé comment l'on pouvait parler actuellement de société qui se délite lorsque, un samedi matin, autant de gens se retrouvent dans ce lieu, au cœur du labyrinthe de la cité de la Maladrerie, à Aubervilliers pour parler, échanger, découvrir, inventer ensemble ?

Il s'agissait donc, durant cette journée, entre autres, de faire société, de faire du lien, d'échanger des visions de ce séminaire que certains ont vécu, d'autres recommandent ou permettent qu'il ait lieu. Au fond, le séminaire, c'est d'abord aller à la recherche moins de ce qu'on est qu'à la rencontre de ce « centre de gravité » qui serait l'écho d'un juste milieu. Puis se demander comment faire quelque chose de ce centre de gravité ? Le séminaire propose, entre autres, trois pistes :

- prendre le temps, son temps, pour se demander « qu'est-ce qui donne sens à ma vie ? » ;
- passer par le mythe, fiction qui ne cherche pas la vérité mais la trouve ;
- s'interroger au sein d'un groupe, permettant de dire quelque chose de soi à l'autre, et dans ce dire être *reconnu* par l'autre.

L'histoire n'est pas le passé. L'histoire est le passé pour autant qu'il est historisé dans le présent - historisé dans le présent parce qu'il a été vécu dans le passé. [...]

Le centre de gravité du sujet est cette synthèse présente du passé qu'on appelle l'histoire.

Jacques Lacan, *Le Séminaire I*, « Les écrits techniques de Freud », Seuil (1975).

Séance du 13 janvier 1954.

3. Situations

Jean-Paul Jorland a pris ensuite la parole, pour présenter, dans le cadre d'un document numérique, ce qu'il entend de la méthode : en quoi le séminaire –qui en est le fruit– est un moment et un lieu propice au changement, et ce que ce séminaire propose de différent par rapport la multitude des propositions sur le marché ?

- Le séminaire **tient compte de la difficulté** des questions posées qui, même si elles nous sont communes, ne sont pas moins là où l'on se situe dans sa vie ;
- Le séminaire, en nous faisant sentir en quoi cette situation est toujours une étape dans un parcours de vie, **nous remet face à nos responsabilités** : nous n'en sommes pas là par hasard ;
- Le séminaire, surtout, **ne fournit aucune recette**, ne donne aucune réponse toute faite, déjà formée : c'est une méthodologie à s'approprier.

C'est l'une des richesses de la méthode, c'est pourquoi elle peut s'appliquer à plusieurs types de publics : élève de collège, de lycée, étudiant, employé, fonctionnaire, demandeur d'emploi, retraité, etc.

4. Vladivostok

Cosmas Koroneos a proposé quelques pistes de réflexion à partir de la notion de « ré-apprendre ». Comment apprendre comme si l'on n'avait jamais appris ? Comment apprendre du nouveau, de l'imprévu, de l'imprévisible, de l'inconnu sur nous-mêmes que, par définition, nous fréquentons depuis notre naissance !

Pour nous amener à porter un regard différent sur ce « nous-même », M. Koroneos évoque le cocon de la chenille, dans lequel le papillon est déjà là. Et pourtant, nous ne cessons de nous penser en termes de passé, de présent et de futur bien distincts. Ce qui rentre pourtant en contradiction avec les découvertes scientifiques les plus récentes qui donnent à découvrir un monde en perpétuel mouvement.

Nous ne pouvons pas devenir ce « nous-même » si nous ne faisons pas appel à ce que nous ne sommes pas. « Avant » nous avons été foetus, embryon, sperme, ovule (et encore avant ???). Pour ré-apprendre, il s'agit de penser différemment, avec l'autre qui ne sera éliminé que si je m'élimine moi-même.

Le séminaire illustre, selon M. Koroneos, le fait qu'il y a donc déjà une partie de ce qui m'attend en moi-même. Quand je veux aller à Vladivostok, durant mon départ, il y a déjà ma destination dans mon déplacement. Durant mon déplacement, il demeure quelque chose de ce lieu dont je suis parti... dont je suis (je fais ?) *partie*.

Les marins doivent le plus austère de leur vertu à ce qu'ils sont toujours en présence de l'imprévu et de l'inconnu. [...] L'imprévu et l'inconnu, contemplation féconde, attente sombre qui grandit les âmes.

Victor Hugo, *Choses vues*, 1830-1848.

5. Défis - Des fils

Durant la suite de la journée **Nathalie Bourchiex-Leblond** et **Marc-Antoine Schloesing** ont ponctué les interventions en nous faisant revivre les différentes étapes du récit du mythe de Thésée, du Minotaure et d'Ariane, replongeant les

participants dans cette histoire vieille comme notre monde, et que, pourtant, toujours, nous semblons écouter pour la première fois, comme si elle venait d'être inventée rien que pour nous. Suite de défis, suite de fils, fil rouge de la journée, ce mythe est aussi l'un des éléments fondamentaux de la méthode, et du séminaire.

6. Du « risque » au « risque »

Annick Soubai a animé une première table ronde autour de la notion de risque. Elle a ouvert les participations en rappelant qu'il existe plusieurs formes de risques (pour soi, pour les autres, objectifs, subjectifs, immédiat, différé), et, repassant par l'étymologie, elle nous a fait entendre qu'on était parti du rocher escarpé (en latin, *resecum* signifie « ce qui coupe ») à un risque qu'on tente, qu'on prend, voire qu'on tente de prévoir : gestion du risque des assurances.

Trois figures du risque à cette table : le risque de proposer de l'inattendu, présenté par **Catherine Despoisse** et **Camille Rosenthal-Sabroux**, le risque d'essayer, présenté par **Elisabeth Pouligny**, et le risque de s'attaquer, présenté par **Laurent Carceles**.

Catherine Despoisse a raconté comment, après avoir vécu le séminaire, elle a pris le risque de le mettre au catalogue des formations pour les enseignants. Selon elle, deux niveaux de risques étaient encourus : que les enseignants se privent de ce séminaire, et que les gens qui viendraient restent en retrait, sans prendre le risque de se prendre au jeu du séminaire. Mais, de toutes manières, pour elle, proposer ce séminaire, c'était répondre à l'intuition d'un besoin : rappeler qu'on peut oser se risquer sans se mettre en danger.

Camille Rosenthal-Sabroux, après avoir vécu le séminaire, l'a intégré dans les formations en gestion de systèmes d'informations dont elle est responsable, à l'université de Paris Dauphine. Elle tenait à proposer ce risque car, souvent, beaucoup d'étudiants lui disaient à quel point ils s'ennuyaient d'être dans cette formation, sans savoir ce qu'ils voulaient y faire. Elle s'est dit qu'elle aurait aimé avoir eu la chance de vivre ce séminaire plus jeune.

Elisabeth Pouligny a fait partie des enseignants qui ont bénéficié de la mise au catalogue des formations du séminaire par Catherine Despoisse. Elle était à un moment de sa carrière où elle n'éprouvait plus de plaisir à enseigner. Ayant déjà changé plusieurs fois de métier, elle se demandait si ce n'était pas le moment de changer encore une fois de domaine. Le séminaire lui a permis de s'arrêter et de réellement réfléchir sur ce qu'elle voulait. Elle est toujours enseignante, elle a, depuis, suivi la formation de formateurs de la méthode, et elle anime des séminaires dans son établissement.

Laurent Carceles, après avoir vécu le séminaire, et l'avoir fait vivre à ses élèves plusieurs années de suite, a tenté, lors d'incidents qui ont eu lieu dans l'établissement où il enseigne, de proposer une autre manière de s'attaquer au problème, et de tenter d'inventer une démarche adaptée.

Que ce soit risquer, essayer ou attaquer, avant de renvoyer la question aux autres, il s'agit de s'éprouver à toute question : s'attaquer, s'essayer, et donc se risquer, avant d'y envoyer les autres.

Le Chevalier - Videz donc votre verre.

Pour réussir dans le monde, seigneur Rosenberg retenez bien ces trois maximes :
voir, c'est savoir ; vouloir, c'est pouvoir ; oser, c'est avoir.
Alfred de Musset, *Barberine*, acte I, scène 4 (1836).

7. Trou(va)illes

Une seconde table ronde, animée par **Catherine Despoisse**, réunissait des personnes qui présentaient ce que le séminaire a changé pour eux en se lançant dans des lectures ou des improvisations, plus ou moins préparées. Avoir confiance dans sa capacité à délirer, qui fait partie de notre façon de lire le monde, les autres, et soi-même... jusqu'à rencontrer ses peurs, ses craintes, ses incapacités, ses manques, ses failles, ses doutes, ses erreurs... Autant de Minotaures !

« Nous commençons toujours notre vie sur un crépuscule admirable. »

René Char, première phrase de « Suzerain », extrait du recueil *Le Poème pulvérisé* dans *Fureur et mystère* (1962).

Cité par Marc-Antoine Schloesing.

Marc-Antoine Schloesing s'est lancé non seulement dans une intervention mais aussi dans une invention. Une invention poétique, où il se *fatigatonna* à essayer « de dire des choses », tout en nous amenant à ce cruel et sublime constat : il reste impossible de détourner les mots. « Tout est mal dit, tout est mal entendu. », « parler, c'est forcer sa pensée à des détours », et tout cela pour... « au mieux, vous ne savez que penser de ce que je viens de dire... de travers. » Une manière parmi d'autres, mais glorieuse s'il en est, de « laisser rire un peu le Minotaure au fond du labyrinthe ».

Jean-Paul Lang nous a présenté un axe de lecture tout aussi surprenant : un enseignant, c'est aussi quelqu'un qui essaye de « faire l'imbécile » de temps en temps avec les élèves, qui a envie de « se taper un délire » avec eux. Pourtant, ce même enseignant est glacé de peur. Comme les personnages de Samuel Beckett, Mercier et Camier, il peut tenter désespérément de tout vouloir maîtriser à coup de vide, de rien, de parole ; cherchant à tout prix à emporter les élèves dans son propre délire. L'enseignant peut être quelqu'un qui ne peut pas même vouloir penser aller à Vladivostok. Pourtant, il a choisi un métier où les jeunes ont les yeux qui brillent dès que l'on quitte le quotidien, la routine, ce qui est prévu. Le séminaire, ce fut pour lui une autorisation à inventer. Un cadre solide qui permet d'accueillir cet incontrôlable qui vient des élèves. Le séminaire a la bonne idée de ne pas être suffisant par lui-même, car il cherche à laisser des manques.

Franck Luchez a mis en scène son rapport avec les lycéennes qui participent à l'option théâtre qu'il anime dans son lycée. Il se demande pourquoi elles ont choisi le théâtre, au-delà des raisons de façade (être moins timide, plus à l'aise...). Sans pouvoir finir par énoncer une réponse à cette question, qui ne concerne au fond que les élèves, il constate au passage qu'il n'adopte pas le même ton dans le cadre de cette option, et qu'il utilise un concept creux d'« efficacité théâtrale »...

concept qui, pourtant, permet d'accueillir et de renvoyer, sans violence, le point de vue de spectateur professionnel qu'est celui de l'enseignant. Ce même espace d'épanouissement et de parole aux élèves, de création collective qui existe dans le séminaire Autographie-projets-de vie.

Dolorès Sarmiento a délié sa langue et, en langue française, fait le tour du lien qu'elle tisse entre son histoire personnelle, l'histoire de son pays et sa rencontre avec le séminaire et Françoise Bernard. Cela lui a permis de se demander : « Je suis quelqu'un de bizarre. Si tout le monde se débrouille, pourquoi je ne me débrouille pas ? »

Timidité, peur, débrouille, embrouille, poésie, s'exposer et exposer : ce sont là quelques trouilles et autres trouvailles vécues après avoir vécu le séminaire. Ce temps que l'on s'accorde pour se demander où et comment l'on VA nous permet de trouver quelques petites choses.

On est con, mais pas au point de voyager. Ce qu'il y a de plus dur pour un homme qui habiterait... Vilvorde et qui veut aller vivre à Hong Kong, c'est pas d'aller à Hong Kong. C'est de quitter Vilvorde. C'est ça qu'est difficile.
 Samuel Beckett, *Mercier et Camier* (1946). Jacques Brel, *Brel parle* (1971).

8. Imaginaire(s)

Retour dans les imaginaires avant la pause repas : sur la musique de **Sébastien Lefevre, Dominique Bornhauser** nous présente un patchwork, véritable travail de création artistique et documentaire autour du mot « labyrinthe » et du mythe du Minotaure. C'est ainsi qu'il nous rappelle qu'un labyrinthe peut être chemin, impasse... Les images présentées sont autant sujets à navigation qu'objets de divagations.

Scintillements de parole de la matinée

Plaisir	Authentique	Engagement	Écoute
Parole	Content	Échappée belle	Exploration
Enthousiasme	Imaginaire	Avancer	Constellation
Respirer	Envie	Enrichissement	Authenticité
Être ensemble	Rêve	Oser	Inattendu
Retrouvailles	Vie	Avancées	Ariane
Attente			

9. Démocratie – Agora

L'après-midi est un passage de témoin de la parole. Trois groupes, sans objectifs prédéterminés, se constituent « par hasard », dans le mouvement d'une main piochant dans un chapeau, un merveilleux handicap (« *hand in cap* » : littéralement, en anglais, *main dans le chapeau*). Et, dans ces ateliers, dans les

déplacements, une sorte de petite agora se forme dans les locaux de l'ANGI soutenue par l'une des organisatrices du lieu, **Martine Monvoisin**.

10. Témoignages et mises en perspective

La journée s'est poursuivie par des retours individuels et collectifs : retour des ateliers, première présentation, par **Mireille Getler-Suma**, des résultats d'une recherche statistique pour donner à voir, à partir du matériel linguistique, l'évolution des participants aux séminaires, retours enfin de grands témoins ayant participé à la journée qui nous font part de leurs impressions à l'issue de ce travail.

L'**atelier numéro 3**, par la voix de son ambassadrice, rapporte qu'ils n'ont pas trouvé de thème... mais que, parlant « sous contrôle du groupe », chaque membre de l'atelier avait parlé du rôle de la parole. Une fois qu'elle avait été donnée, « on voulait tous prendre la parole ». Encore un des effets du séminaire : constater que la parole n'est jamais vraiment donnée, elle peut être prise lorsqu'on s'autorise à le faire. Cette difficulté est aussi l'une des forces de la méthode : on parle, dans le cadre du séminaire, une certaine intimité, mais toujours avec une marge de manoeuvre. En conclusion, la force de la méthode est sans doute d'apporter un garde-fous à l'expression de l'intime.

L'**atelier numéro 2** était ravi de ne pas avoir de thème prédéfini : cela lui a permis de retraduire l'écoute des tables rondes de la matinée. Lorsqu'on vit le séminaire, on est souvent dérangé dans ses concepts. C'est aussi ce qui rend la méthode difficile à présenter. C'est pourquoi l'atelier propose que des témoignages soient créés (écrits, filmés...) pour présenter la méthode du point de vue d'un demandeur, du point de vue d'un animateur, du point de vue d'un participant. Cet atelier est revenu sur la notion de risque, qui lui semble beaucoup trop forte, on lui préférerait la notion d'initiative, ou juste le verbe « oser ».

L'**atelier numéro 1** réunissait des personnes qui, même si elle n'avait pas toutes vécu le séminaire, ont constaté qu'elles étaient réunies par des valeurs qui font échos à celles qui traversent la méthode. Que ce soit dans la position du chef d'entreprise ou du chef d'établissement, dans la position de conseiller aux Allocations Familiales ou de psychologue, il s'agit souvent d'éclairer les représentations que les autres ont du monde, qu'ils ont d'eux-mêmes, ou de faire bouger ses propres représentations. Mais il est difficile d'aller vers l'inconnu, quelle que soit sa position. Même un dirigeant peut préférer conserver la situation en l'état actuel –même si elle est difficile– car il a peur de perdre son pouvoir. Libérer la parole, c'est bien, mais cela peut partir dans tous les sens. Faire tomber les étiquettes des représentations, c'est aussi ne pas savoir ce qui va apparaître à la place, et si l'on doit même y changer quelque chose. Alors, dans ce cas, revient en mémoire la phrase que Françoise Bernard reprend souvent : « rencontre-t-on jamais quelqu'un par hasard ? » Cette simple phrase, reproposée dans le cadre de cet atelier, est entendue de bien des manières, mais il s'agit toujours de la

conjonction entre un moment dans l'histoire de la personne qui va vivre le séminaire et le fait d'être prêt... ou pas.

Mireille Getler-Suma nous a montré ensuite, graphiquement, ces fameux effets, ces fameux changements dans la parole des participants aux séminaires. Elle avait été frappée, lorsqu'elle s'est mise à animer des séminaires, de voir à quel point la parole ne circule pas du tout de la même manière dans son cours et lors des séminaires. D'un cours où les étudiants n'ont jamais la parole, qui ne la prennent pas même lorsqu'elle demande si les étudiants ont compris, elle passe à un dispositif où le spontané, le personnel, le débat, le risque prennent leur place. Elle rapproche le séminaire du déroulement des cours aux Etats-Unis : les étudiants y viennent, ont déjà lu tous les livres recommandés par l'enseignant dans le domaine et le cours devient un débat autour des références bibliographiques. C'est fort de ces constats qu'elle a voulu représenter mathématiquement ce qu'il pouvait se passer durant les trois jours du séminaire.

Utilisant ses compétences de statisticienne, elle a mis en place une méthode s'appuyant sur l'analyse textuelle temporelle, en prenant pour matériel les scintillements de parole. Placés dans un schéma, on observe bien un déplacement partant des champs sémantiques qui tournent autour du hasard, et du je, pour arriver, au terme de la quatrième demi-journée, à des champs sémantiques tournant autour du groupe, de l'imagination, de l'équipe et de... la parole.

Trois grands témoins pour donner leur perspective sur la journée :

Mme **Athéna David**, principale de collège à Aubervilliers, a évoqué la dimension d'ouverture qu'apporte le séminaire dans « la bulle qu'est un établissement public », bulle dans laquelle « les histoires des élèves – parfois très douloureuses – ne sont pas abordées ». C'est ce que le séminaire a un peu permis cette année dans l'ambiance, difficile et tendue, de la classe où il a été animé. A l'issue de cette journée, elle réinvite Françoise Bernard à animer un séminaire au collège l'année prochaine.

Mme **Catherine Ferron**, psychanalyste, a vu se confirmer durant la journée la capacité d'enchantement que la méthode apporte. « Même quand on est prévenu, on est attrapé. ». Journée à l'image de ce labyrinthe, labyrinthe du temps, qui fait penser au *scratch* des DJ qui arrêtent la musique, vont en avant ou en arrière dans la course du disque. Pour faire quelque chose de (dans?) ce labyrinthe, la méthode, le séminaire comme cette journée rappellent que parler : « quel bonheur ! »

« Le scratch (ou scratching) est un procédé consistant à modifier manuellement la vitesse de lecture d'un disque vinyle sous une tête de lecture de platine vinyle, alternativement en avant et en arrière, de façon à rester sur le son et produire un effet spécial; le son devient plus aigu lorsqu'il est accéléré et plus grave lorsqu'il est ralenti. Cette manipulation du vinyle est associée à une modification du volume (augmentation, réduction ou coupure) ce qui permet de donner un rythme à cette modulation. »

Site Web Wikipédia, article « Scratch », http://fr.wikipedia.org/wiki/Scratch_%28musique%29. Consulté le 22 avril 2011.

Mme **Ginette Lemaître**, chercheuse, constate que la méthode cherche à permettre à tous ceux qui sont écartés de pouvoir s'exprimer. Elle trouve invraisemblable que les institutions y soient toujours aussi résistantes. C'est pourquoi elle propose que l'Institut mette en place un groupe de recherche stratégique, dans le but que, par frottement entre les représentants d'institutions, les questionnements des enfants, les enseignants, « ça sorte ».

Enfin, notre hôtesse, **Martine Monvoisin** nous aide à prendre congé de l'ANGI, lieu qui nous a accueilli, en nous rappelant son histoire, enracinée dans l'histoire de ce quartier d'Aubervilliers, la Maladrerie. L'ANGI, créée par Hamouda Hertelli, a trente ans d'existence. C'est un lieu d'accueil, qui propose gratuitement soutien scolaire, cours d'alphabétisation pour les femmes, aide juridique. La troupe de cirque et de théâtre populaire Kialucera, créée par Martine Monvoisin, a rejoint l'ANGI. Réunis pas des idées communes, ils cherchent à amener la culture aux plus défavorisés. Plusieurs actions, visibles sur le blog. Par exemple, le film *Deviens ce que tu es*, en lien direct avec le thème de la journée :

<http://angi-kialucera.blog4ever.com/blog/lire-article-322651-1954245-deviens-ce-que-tu-es.html>

Remarque lexicale :
Maladrerie Hôpital pour lépreux. Synonyme léproserie.
Par extension, péjoratif. Hospice, hôpital

Laurent Carceles reprend deux images de Catherine Ferron qui résument les difficultés à (faire) vivre ce séminaire et la richesse des changements qu'il peut pourtant apporter :

- la lettre « Y », pronom adverbial en grammaire, forme de la croisée des chemins à laquelle tente de mener le séminaire, intelligemment commenté par Daniel Pennac dans son *Chagrin d'école* ;

- J'y arriverai jamais, m'sieur.

- Tu dis ?

- J'y arriverai jamais !

- Où veux-tu aller ?

- Nulle part ! Je veux aller nulle part !

- Alors pourquoi as-tu peur de ne pas y arriver ?

- C'est pas ce que je veux dire !

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Que j'y arriverai jamais, c'est tout !

- Ecris-nous ça au tableau : Je n'y arriverai jamais.

Je ni arriverai jamais.

- Tu t'es trompé de n'y. Celui-ci est une conjonction négative, je t'expliquerai plus tard, corrige. N'y, ici, s'écrit n apostrophe, y. Et arriver prend deux r.

Je n'y arriverai jamais.

- Bon. Qu'est-ce que c'est que ce « y », d'après toi ?

- Je sais pas.

- Qu'est-ce qu'il veut dire ?

- Je sais pas.

- Eh bien il faut absolument qu'on trouve ce qu'il veut dire, parce que c'est lui qui te fait peur, ce « y ».

- J'ai pas peur.

Daniel Pennac, *Chagrin d'école*, Gallimard, Folio (2007). Pages 115-116

- le fait que l'on aura beau répéter quinze fois le même mot, il ne sera jamais le même. Comme le mythe, comme notre histoire, que l'on ne cesse de (se) raconter. Comme Antoine Doinel qui répète en boucle le nom des femmes

qu'il aime ou son propre nom devant le miroir (*Baisers volés* de François Truffaut en 1968). cf. <http://www.vodkaster.com/Films/Baisers-voles/9023>

C'est bien évidemment Françoise Bernard qui (semi-)conclut la journée : elle le fait à travers quelques mots, elle aussi.

- **collectif**, qui vient de ce fameux *cum* latin, car c'est avec l'autre que je vis, que j'invente, que j'imagine... que je respire, qui vient aussi de *legere*, verbe qui signifie « relier » car je relie, et je relis ma vie. Cette journée a eu lieu, et c'était un pari, un pari collectif, un collectif de travail ;
- **adresse**, car ce travail n'est pas un travail pour lui-même, il est adressé. La psychanalyse doit se rendre dans la Cité pour conjoindre, confluer, confronter, penser, se dépenser et se dépasser, pour agir : et c'est là que la psychanalyse rejoint le poète (verbe grec *poien* : fabriquer) ;
- **avenir**, terme plus beau que le futur car il nous rappelle que nous n'y sommes pas pour rien. L'avenir, ce sera le compte-rendu de cette journée, puis la vidéo sur le site Web de l'institut (<http://www.institut-ifb.com>) et vos paroles, vos réactions très attendues par mail (institutfbernard@wanadoo.fr). Ce sera aussi, ensuite, un colloque, prévu pour le moment en mars 2012, la mise en place du groupe de recherche stratégique proposé par Ginette Lemaître. Ce qui nous anime, c'est la croyance en un avenir qui se construit sur un territoire ;
- **merci** en dernier mot, à chacun d'entre vous, qui donne envie de continuer, dans l'enthousiasme.

Scintillements de parole fin de journée

Joie	Dynamisme	Enthousiasme	Partage
Avec grand plaisir	Réactivation	Événement sous dimensionné	Densité
Rencontres	Femme de tissage	Solidarité	Lumière
Merci	Motivation	Couleur	Avenir
Etoilé	Echange	Sourire	Cheminons
Tissage	Subjuguée	Timide	Apprendre
Parole partagée	Les fils d'Ariane	Assemblez/ée/er	